

En écoutant Malraux, par Gaëtan Picon

Je me souviens de mon attente, dans le hall de la *Nouvelle Revue Française*, un soir de 1938; je feuilletais sans doute la dernière livraison blanche et rouge. Des pas descendirent l'étroit escalier. Déjà, Malraux s'avavançait vers moi.

Il revenait d'Espagne. Je le revois tête nue, un trench-coat sur ses épaules, l'inévitable cigarette au coin de la bouche mince et mobile, – la serviette surprenant un peu sous son bras. Je fus frappé par la crispation du visage incessamment parcouru de tics innombrables, le sombre éclat des yeux, les mains fébriles. Rapide et penchée, sa démarche lui donnait je ne sais quel air à la fois traqué et à l'affût. Il y avait en lui du promeneur solitaire, de l'errant romantique – à quoi se mêlait quelque chose d'aigu et de vigilant qui rappelait l'aventurier, et aussi la brusquerie décisive du jeune lieutenant-colonel.

A peine étions-nous sortis de la *Nouvelle Revue Française* – nous traversions parmi les feux rouges et verts le fleuve de voitures du boulevard Saint-Germain – Malraux commençait son monologue :

— Avez-vous remarqué que chez Dostoïevski ?

Je l'ai revu à chacune des étapes d'une vie qui a su coïncider avec les grands moments de ce début de siècle. En uniforme de la Brigade Alsace-Lorraine, dans un bureau confidentiel de la rue Saint-Dominique, dans le cabinet ministériel de l'avenue de Friedland dont il savait rendre insensible le luxe officiel. Avec les années il a quelque peu perdu de son apparence romantique. Son visage est moins crispé : une sorte de détente – on n'ose dire d'apaisement – est intervenue.

En même temps que son œuvre est passée de l'aventure à l'action, de la révolte à l'affirmation, de l'angoisse à l'espoir, l'agitation fiévreuse qui bouleversait son visage

et traquait sa démarche s'est comme retirée de lui. Dirais-je : sérénité ? Non sans doute – mais calme, une sorte de calme courageux. Cet *ordre intérieur*, dont lui-même a parlé, et que l'âge, inexorablement, nous apporte, ne croyons pas qu'il puisse jamais le conduire à quelque conformisme satisfait. Non, Malraux n'a pas suivi, il ne suivra pas la courbe de tant d'autres destins nés au début du siècle sous le signe d'une inexpiable révolte et qui, depuis...

A l'époque de *la Condition humaine*, François Mauriac se demandait ce que le succès allait faire de cette vie orientée par le désespoir. Eh bien ! une chose est certaine : à la révolte, Malraux ne fera jamais succéder une passivité comblée. Il a moins oublié la révolte et l'angoisse qu'il ne les a dépassées (les sacrifiant non point à sa lassitude, mais à un désir irrésistible d'efficacité et d'affirmation). Car Malraux est hanté par l'efficace – et trahit sa hantise dans cela même qui, chez d'autres, porterait les stigmates du découragement. Il n'insisterait pas tant sur les difficultés à vaincre s'il ne sentait en lui une énergie à leur mesure – un courage toujours à l'épreuve du pire.

Malraux a très tôt laissé derrière soi les formes anarchisantes de la révolte. Mais une tentation l'a longtemps retenu : celle d'agir pour agir, sans égards aux conséquences de son action et à l'objet sur lequel elle s'exerce. En Chine, en Espagne, le geste surtout comptait. Mais le moment vint bientôt où Malraux dut agir en France. Dès lors, la relation entre l'acte et la collectivité à laquelle il s'adresse ne se trouve-t-elle pas complètement bouleversée ? Hier encore infiniment disponible, l'homme d'action découvre enfin le domaine auquel il est prédestiné. Bien que ce thème ne se soit pas encore exprimé dans son œuvre, je me demande si l'un des événements décisifs de la vie de Malraux ne serait pas celui-là : la rencontre de la collectivité privilégiée, la découverte de la France.

Toujours penché, comme aux aguets, prêt pour on ne sait quel départ, quel bondissement, et toute son énergie, toute sa lucidité mobilisées comme s'il fallait à tout pris qu'il fût le premier à saisir au passage un signe furtif – et cependant muré en lui-même, le regard plein d'ombres secrètes qu'il ne partage pas. A la fois dans un perpétuel face-à-face avec lui-même (lui-même, son seul interlocuteur profond), si bien

que l'on n'échappe pas toujours à l'impression gênante de ne pas exister à ses yeux, et qu'il semble cheminer le long d'une ligne invisible tracée pour lui seul vers laquelle il entraîne son compagnon sans se demander s'il peut le suivre, – et pourtant extraordinairement ouvert, observateur, l'œil infatigable, le premier à surprendre d'un regard de peintre plus encore que de romancier le détail qui passait inaperçu : une affiche, un visage, une rencontre de couleurs, un jeune chat jouant sur une fenêtre – se rappelant l'objet de la conversation précédente, tel détail personnel – et si négligeable – qu'on lui avait confié, donnant à chaque instant à l'interlocuteur cette preuve suprême de politesse qu'est une mémoire infailible.

Et sur le visage sombre passe parfois, quand il s'ouvre à votre existence, un sourire inattendu, très jeune – d'une jeunesse qui ne va pas sans gaminerie.

— Avez-vous remarqué que chez Dostoïevski ?...

Avec la rapidité de la pensée et de la parole, cette absence de préambule, cette brusquerie d'attaque est le caractère le plus frappant de la conversation de Malraux. On y retrouve l'art elliptique, la narration sans facilité et sans repos qui marquent ses livres. Et aussi leur tension, leur niveau théâtral. Cet écrivain cornélien qui ne cesse de peindre les hommes tels qu'ils devraient être, et qui nous présente dans ses livres une vie et une humanité dépouillées de toute vulgarité, toujours significative et pleine, est soucieux de ne rien dire qui n'ait sa valeur. Et les précautions de la politesse banale lui semblent un bagage aussi inutile que, dans les romans, la minutie de la description réaliste.

C'est d'ailleurs l'un des effets les plus constants de sa pensée et de sa parole que de donner une sorte d'importance décisive aux choses qu'un premier regard ferait juger insignifiantes. Aux idées qu'on lui soumet, aux projets qu'on lui confie, il tend à donner un sens que l'on n'avait pas soi-même perçu – et non point par gentillesse, mais parce qu'il place spontanément chaque chose sous son meilleur jour. Son mouvement est de tout prendre au sérieux : d'affirmer, non de nier, – de justifier, non d'accuser, – de considérer, non pas d'affaiblir. Cela même qui diffère de lui ou lui est hostile, il tend à l'exhausser plutôt qu'à le réduire.

— Le contre n'existe pas, dit-il.

Ce qui explique un détachement assez rare à l'égard des critiques et son peu de souci d'en adresser.

En face de Malraux, je me demande si l'impression dominante n'est pas celle d'une vie et d'une pensée toujours «au présent». Il est l'exemple d'une adaptation supérieure au monde, d'une merveilleuse attention à l'actuel. Ses réflexes sont étonnamment prompts et aiguisés : la moindre parole de l'interlocuteur, un début balbutiant de phrase – Malraux a compris et répond. Rien ne lui échappe et, comme Lyncéus le guetteur, embrassant d'un même regard le présent et le plus lointain horizon, il détecte les premiers signes par quoi l'avenir se préfigure. L'événement qui, à la dernière page des journaux, n'a pas encore attiré notre attention, il le relie déjà à l'histoire qui sourdement se prépare.

— De même que l'événement capital de la guerre de 1914 a été non pas Verdun, mais la révolution russe, on peut rêver, dit-il, que l'événement de celle-ci est le premier symptôme de l'unité américaine, la conférence de Rio...

Propos de 1945. Faut-il rappeler la part de prophétie que ses premiers romans contiennent ? Sans doute, il n'est pas infallible. Prenons garde, pourtant, à tout ce qu'il dit : il lui est assez naturel d'avoir raison.

Son apparence physique suggère d'une façon étrange et tyrannique cette relation privilégiée aux lieux et aux instants actuels. Il a une façon de se planter dans le lieu qui l'entoure – qu'il s'agisse d'un bureau littéraire, d'un cabinet ministériel, d'un café de Paris ou d'un chemin creux de la campagne corrézienne – qui donne à ce décor d'un instant je ne sais quoi d'indiscutable. Il est là : il ne saurait être ailleurs. Devant la vigilance, devant la présence de cette pensée et de cette activité toujours branchées sur ce qui se passe et se dit au moment même, le regret de ce qui fut, le désir de ce qui n'est pas, de ce qui est ailleurs, se dissipent comme d'inconsistantes fumées. Nulle brèche par où puisse pénétrer la rêverie. Dans le regard où brille le feu clair et vif de l'intelligence en acte ne passent jamais les ombres de la nostalgie.

Il parle peu de lui – alors qu’il se confie si passionnément dans ses œuvres. Il va toujours aux problèmes les plus généraux. Aussi ne l’ai-je jamais quitté sans éprouver le sentiment que je venais de voir moins l’écrivain privilégié où notre jeunesse a tant aimé se reconnaître, moins le grand individu pourtant soucieux de sa légende, qu’un haut exemple de ce qu’est, de ce que peut l’homme, à force d’intelligence et de volonté.